

VII – HOMÉLIE

Dans notre marche vers Pâques, nous avons médité sur le dessein de Dieu : la Création. Son désir d'Alliance avec l'homme, avec chacun de nous. Le refus de l'homme : le péché. Et par un renversement de la situation, comment ce péché lui-même, peut devenir découverte de la tendresse de Dieu, révélation de son être de miséricorde. Jésus Christ lui-même est cette révélation. Jésus Christ est pour nous Fils de Dieu, et Dieu lui-même.

Ce Jésus nous invite à le suivre : « *Voulez-vous, vous aussi, me quitter et vous en aller ?* » - « *A qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle.* »

Le chrétien qui se sait pardonné est placé maintenant face au Christ, le Roi éternel, qui appelle le monde entier et chacun en particulier, à venir **avec** lui. Il empruntera le chemin de gloire de son Maître, mais ce chemin passe par une pauvreté et des humiliations comme pour son Maître : suivre le Christ conduit à imiter le Christ jusque-là ! L'Alliance implique cela. Mais n'est-ce pas trop difficile ?

C'est que la découverte de l'amour miséricordieux du Seigneur est toujours accompagnée d'un vigoureux appel, et cet appel est l'appel de Dieu lui-même. Aussi le malin, l'ennemi de la nature humaine va-t-il s'acharner à l'en détourner. Comment ? Par le désir effréné des richesses, la recherche des honneurs, l'orgueil... autant de choses opposées à ce que le Christ vit : pauvreté, mépris, humilité... Le chrétien se trouve sans cesse devant le choix, face à ces deux dynamiques, du bon ou du mauvais esprit...

Dans la fidélité à son baptême, il désire choisir le chemin qui le conduira à ressembler plus effectivement au Christ tel que l'Évangile nous le présente : un Christ pauvre, un Christ victime des opprobres, un Christ humilié : loin des honneurs, des richesses, des jouissances. Parcours impossible à l'homme livré à lui-même, mais réalisable seulement **avec** le Christ qui est passé par là...

Ce Christ nous invite à le suivre. Mais sans cesse nous le compromettons parce que nous compromettons son Incarnation. Nous croyons croire au Christ venu dans la chair. Déjà les grandes hérésies du III^e siècle tournaient autour de l'Incarnation : les Conciles de Nicée et de Chalcédoine ont répondu aux questions qui se posaient.

Mais les difficultés pour croire à Jésus Christ, Dieu fait homme, renaissent régulièrement. On estime Dieu tellement grand, qu'on en vient à croire que devenir homme, l'Incarnation, c'est une insulte à sa grandeur. Pour telle ou telle sagesse orientale [par ex. l'Hindouisme], c'est même inconcevable.

Pour qui estime que la matière est mauvaise, le corps mauvais, Dieu ne peut pas assumer un corps humain... St Jean déjà s'élève énergiquement contre cette forme de pensée. Et la vérité de l'Incarnation s'est davantage répandue par des ouvriers et des tisserands, des charpentiers et autres marchands que par des gens cultivés et diplômés.

L'Incarnation va jusque-là : Dieu se fait le dernier de tous, expatrié dès sa naissance, accusé de blasphème puisqu'il se dit Dieu, condamné et exécuté avec deux brigands.

D'autres, au contraire, plus matérialistes, iront jusqu'à glorifier tellement l'Incarnation qu'ils en oublieraient sa divinité.

La question de Jésus posée à ses Apôtres demeure la même pour nous : « *Pour vous, qui dites-vous que je suis ?* » Et chacun est invité à répondre personnellement à cette question. La foi ne s'exprime pas par procuration. **La foi engage le baptisé** : pratiquer les sacrements est dans la logique de la foi. Ne pas pratiquer les sacrements, c'est s'éloigner de la vérité de la foi, c'est refuser le dynamisme de la foi, c'est finalement tromper soi-même sur l'essentiel de la vie.

Qu'est-ce donc que cette foi chrétienne ?

C'est avant tout une **relation vécue** : on peut faire de beaux discours sur l'amitié et l'amour. Mais c'est quand on aime réellement quelqu'un que l'on s'aventure, à ses risques et périls, dans une relation vraie, une relation vécue : cela s'appelle la **foi**, c'est-à-dire la **fidélité à l'amour partagé**. On devient ensemble responsable de cette relation : dans la vie chrétienne comme dans l'amour. Cela s'appelle **l'Alliance**. Son signe s'appelle aussi **l'Alliance**.

Dans la foi au Christ, Fils de Dieu fait homme, comme dans la foi entre personnes, on est sur un **chemin** : « *Je suis le chemin, la vie, la vérité* » nous dit Jésus. Dans la vie de foi, comme dans toute vie, il y a des étapes, des progrès, parfois des régressions... Apprendre à s'en remettre au Christ peut nous surprendre nous-mêmes : Jésus dit plusieurs fois, non pas « *Je te sauve* », mais « *Ta foi, c'est-à-dire ta foi en moi, t'a sauvé.* »

Devant le Christ de l'Évangile, il nous arrive de nous étonner de l'aveuglement des gens pourtant familiers du 1^{er} Testament et censés être préparés à accueillir le Messie. Or, quand Jésus est arrivé, il a été, dès la crèche de Bethléem, un enfant honni, réfugié en Égypte. Toute sa vie, il a été un homme suspect, dénoncé, traqué. Il faut lire l'Évangile de Marc ! Toutes les autorités légitimes, civiles, militaires, religieuses ont été contre lui, jusqu'à le condamner à mort. Et ceux qui commençaient à croire en lui subissaient pression et persécution. Où donc étaient les droits de l'homme ? Et les droits de Dieu ?

Les apôtres ont vu cet homme humilié, et **ils ont cru en l'Église** à venir ; nous nous voyons l'Église et **nous croyons en cet homme-Dieu** : c'est la **même foi** !

Cette foi nous incorpore non pas à un Christ misérable, mais à un Christ qui est descendu au plus bas de l'humanité pour y prendre cette humanité perdue, tombée dans la plus totale déchéance, la mettre sur ses épaules comme la lourde croix du Vendredi Saint et la hisser jusqu'à la gloire et la joie de sa résurrection : **Gloire et joie** dont nous pouvons vivre **dès à présent**. Il fallait que même Dieu passe par là où ses enfants étaient tombés.

C'est participer à cette mort et à cette résurrection qui rend déjà bienheureux dès à présent. C'est cela que Marie confie à Bernadette à Lourdes : « *Je vous promets de vous rendre heureuse, pas dans ce monde, mais dans l'autre.* » Dans sa longue et grande maladie, Bernadette, tenant son grand crucifix, disait : « *Je suis plus heureuse qu'une reine sur son trône.* » La foi de Bernadette, marquée au fer rouge du Vendredi Saint, éclatait au soleil de Pâques.

Pierre Iratzoquy sj